1

Le bureau de la compagnie de taxis se trouvait en haut d'une ruelle pavée, bordée de part et d'autre de rangées de maisons basses. C'est là que je rencontrai Violet Park pour la première fois, ce qui en restait, en tout cas. Il y avait un centre de santé juste à côté – un nom plutôt ronflant pour un local avec une porte marron branlante, sans véritable poignée, et sur laquelle étaient fixés des chiffres en bois en forme de clowns. Le 3 du nombre 13 était un W tourné sur le côté. Je me dis que c'était un peu triste, et en même temps ça me plaisait.

D'habitude, je ne prends jamais de taxi, mais il était cinq heures du matin, j'étais trop fatigué pour marcher et je venais de trouver un billet de dix livres au fond de ma poche. J'entrai pour trouver une voiture qui me ramène chez moi, et c'est là que je fis la rencontre la plus étrange de ma vie.

En fait, ces dix livres ne m'appartenaient absolument pas. La veille, ma sœur Mercy m'avait – sans me demander – emprunté mon manteau, alors que les vêtements de garçon ne lui vont pas et que ce manteau est deux fois trop grand pour elle. Elle était furieuse contre moi pour le billet. Je lui ai répondu qu'elle devrait peut-être considérer que c'était le prix de la location et que le monde se porterait mieux si les gens arrêtaient de prendre des affaires qui ne leur appartiennent pas.

C'est drôle quand on y pense, ces moments clés de la vie, ces choses qui arrivent par hasard et qui finissent par être déterminantes. Parfois, quand je dois décider d'un itinéraire, disons, pour aller au cinéma dans le quartier de Camden, par exemple, il me semble que si je choisis le mauvais chemin je vais avoir des ennuis, car je vais me trouver dans un endroit où je n'aurais jamais été si j'avais fait un choix plus judicieux. Cette façon de penser peut rendre les décisions vraiment très difficiles à prendre, car je me demande toujours ce qui serait arrivé si j'avais fait un autre choix. Comme le dit mam, dès qu'elle a épousé papa, elle s'est rendu compte que c'était une erreur. Alors qu'elle remontait l'allée centrale de l'église, elle avait eu l'impression de se voir elle-même, encore

célibataire, dans l'arche du portail de l'église, dansant dehors dans les rayons du soleil, insouciante, et soudain elle avait eu envie de cracher. J'aime bien l'image de ma mère habillée comme une meringue avec sa haute coiffure laquée, accrochée au bras de mon père, s'imaginant cracher sur le tapis de l'église. Ça me fait toujours sourire.

Quoi qu'il en soit, Mercy avait décidé d'emprunter mon manteau et elle avait oublié de décider de reprendre son argent. Et moi j'avais décidé de passer la nuit en compagnie de mon ami Ed dans l'appartement très chic de sa mère (Miss Danemark 1979, avec cours de diction), puis j'avais fait le choix de prendre un taxi.

Il faisait sombre dans ces ruelles préservées, tout était d'un bleu-noir faiblement éclairé par la lueur orangée des réverbères de la grande avenue un peu plus loin, c'était quasiment l'aube, et comme hors du temps. Mes chaussures résonnaient si fort sur le pavé que j'avais l'impression d'avoir remonté le cours des ans et de me trouver dans un quartier chaud de l'époque victorienne.

Lorsque j'entrai dans le bureau de la compagnie de taxis, je vis que c'était moderne et passablement laid. L'un des trois tubes au néon vacillait au plafond,

mais les deux autres fonctionnaient parfaitement, et leur lumière trop vive me fit mal aux yeux. Elle donnait à tout le monde l'air malade, le teint grisâtre, les yeux cernés. Il n'y avait pas d'autres clients, uniquement des chauffeurs somnolents qui attendaient la prochaine course en fumant des cigarettes à la chaîne ou en lisant des journaux vieux de trois jours. Une carte de Chypre encadrée était accrochée à un mur, et un de ces chauffages au gaz reliés à une énorme bombonne et censés être portatifs occupait un coin de la pièce. Nous en avions eu un comme ça à l'auberge de jeunesse où nous étions allés en voyage scolaire aux Brecon Beacons l'année dernière. Ces trucs-là ne sont absolument pas portatifs.

Le chef était dans son petit box, auquel on accédait par quelques marches, un box vitré d'où il pouvait voir tous les autres. C'était évident que c'était lui qui faisait la loi. Il parlait avec un cigare à la bouche et, comme la fumée lui montait aux yeux, il plissait les paupières. Le cigare montait et descendait quand il parlait, et on voyait qu'il se prenait pour Tony Soprano ou un autre héros de série.

Tous les regards convergèrent vers moi lorsque j'entrai, car ma présence était comme un petit événement dans leur ennui du travail de nuit. Je me sen-

tis soudain pris de vertige, j'avais chaud et froid, chaud et froid. Je suis plutôt grand pour mon âge, mais tandis qu'ils me fixaient tous, assis sur leur chaise, j'avais l'impression d'être une sorte de géant bizarre. Le seul qui ne me regardait pas, c'était Tony Soprano, je fixai donc mon regard sur lui, et je souris pour que tout le monde voie que j'avais des intentions pacifiques et que je n'étais pas venu chercher des ennuis. Il mâchonnait son cigare, s'ingéniant à le faire tourner entre ses dents, et recrachait la fumée si fort que son petit box en était rempli. Je me dis que si je restais là assez longtemps, je le verrais peut-être disparaître, comme dans un tour de magie involontaire. La fumée se frayait un chemin à travers les fissures ou les joints de sa tour de contrôle en mezzanine, et elle commençait à me donner mal au cœur. Je parcourus la pièce des yeux, toujours en souriant, pour avoir autre chose à regarder.

C'est alors que je vis Violet pour la première fois. Quand je dis «Violet», j'anticipe, car à ce moment-là, je ne connaissais même pas son nom. Ce que je vis réellement, c'était l'urne qui la contenait.

L'urne était la seule chose de cet endroit qui valait la peine d'être regardée. Peut-être ai-je trouvé cette urne simplement parce que j'étais resté éveillé toute